

Christian Mistral

**Sylvia au bout
du rouleau ivre**

roman



Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

SYLVIA
AU BOUT DU ROULEAU
IVRE

DU MÊME AUTEUR

DANS LE CYCLE « VORTEX VIOLET »

Vamp, roman, Québec Amérique, 1988 ; Typo, 1995 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2004.

Vautour, roman, XYZ éditeur, 1990 ; Typo, 1993 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2004.

Valium, roman, Typo, 1995 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2004.

Vacuum, roman, Trait d'union, 2003 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2006.

AUTRES

Fontes, poèmes et chansons, Triptyque, 2004.

Origines, essai, Éditions Trois-Pistoles, 2003.

Papier mâché/Carton-pâte, anti-romans tête-bêche, VLB éditeur, 1995.

Julien Vago, scénario, XYZ éditeur, 1993.

Fatalis, poème, XYZ éditeur, 1992.

Christian Mistral

SYLVIA
AU BOUT DU ROULEAU
IVRE

novella

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Photo de la couverture : John Londono, tirée de la série « Making of Piernas », Paris, 2001.

© Les Éditions du Boréal 2007
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2007
Bibliothèque et archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Données de catalogage avant publication (Canada)

Mistral, Christian, 1964-
Sylvia au bout du rouleau ivre

2^e éd.

(Boréal compact ; 186)

Éd. originale : Montréal : XYZ éditeur, 2001.

Publ. à l'origine dans la coll. : Romanichels poche.

ISBN 978-2-7646-0515-8

I. Titre.

PS8576.1852S94	2007	C843'.54	C2006-942341-5
PS9576.1852S94	2007		

À Jean-Christian
À sa mère

Nous employons constamment dans la vie courante le verbe « se tourmenter », sans d'ailleurs suffisamment prendre garde à tout ce qu'implique ici la forme pronominale; car « se tourmenter » c'est vraiment être son propre tortionnaire. En réalité, rien n'est plus important que de s'interroger sur ce paradoxe, c'est-à-dire de se demander comment il peut se faire que nous devenions dans certains cas — et cela de la façon la plus active — notre propre ennemi. Cette possibilité ne peut être qu'enracinée profondément dans notre structure.

GABRIEL MARCEL

Je m'appelle Max Cockrell. J'ai une belle gueule. Pas pétard, quand même. Les femmes ne se retournent pas dans la rue pour me suivre des yeux. Mais quand j'en retiens une cinq minutes, elle se laisse presque toujours accrocher par mon visage. Je pense qu'elles ont l'impression de m'avoir déjà vu quelque part, peut-être à la télévision. C'est parce que j'ai mis de longues années à rendre mes traits mobiles, les dressant comme autant d'animaux rebelles ou paresseux à faire absolument tout ce que je veux. Mon visage est une espèce de laboratoire où j'expérimente les manifestations de l'émotion, m'appliquant à rendre les subtiles nuances entre le mépris et l'ironie, l'affection et la condescendance. Les plus difficiles à feindre sont l'amour et la haine. Trop purs. Je dis feindre parce que mon visage n'est pas le reflet de mon âme ; en fait, la gamme d'émotions auxquelles j'ai accès est plutôt limitée. Quand elles me demandent si j'ai fait de

la télé, je réponds par la négative, bien sûr ; mentir est une science trop sérieuse pour être utilisée à des batifolages d'adolescent. Mais la question me flatte invariablement parce que j'aime à me représenter mon existence comme une interminable émission de télévision dont je suis la vedette et que j'ai appris à affronter le monde en étudiant les gros plans de romans-savon américains, ces drames gothiques où rien n'est moyen. Pour moi non plus, la mesure n'existe pas. Et le fait que nous vivions tous dans une boîte à nos dimensions ne vient qu'étayer la métaphore. J'en ai passé des heures devant la glace, à me composer un air ; tellement que j'ai oublié à quoi je ressemble à l'état naturel. Je me souviens seulement que je ne tiens pas à m'en souvenir. Et comme je suis grand, j'ai dû apprendre à bouger. Rien n'est plus laid, sauf peut-être une femme soûle, qu'un homme grand qui ne sait pas quoi faire de son corps et promène un cou de dinde sur un dos voûté. Pas moi. Je bouge bien ; on me l'a assez dit pour que j'y croie. En tout cas, j'ignore tout à fait ce que c'est que de voir le monde du niveau de mon épaule. Ça doit rendre agressif, il me semble. J'ai une belle gueule, propre et bronzée, jamais eu un bouton de ma vie. Et j'ai mangé ma part de cochonneries. Les verres à montures d'acier que mon nez chausse en ont bien marqué l'arête, mais comme je ne les enlève à peu près

jamais, ça ne se voit pas ; et puis mes lunettes font tellement partie de ma figure que les verres de contact ne me tentent en rien. Le plus beau, je pense, c'est ma chevelure. À force de la râtelier, je lui ai imprimé des vagues brunes et grises du plus charmant effet. J'ai les lèvres pleines et des yeux qui parlent (du reste, ils mentent plus et mieux encore que mes lèvres).

La chambre est coquette, bien qu'exiguë. Je demeure attaché à cet hôtel depuis que j'y ai emmené une maîtresse, la dernière avant que ma femme me quitte. Elle était noire, souple comme une chatte et reptilienne dans l'étreinte. La direction offrait un panier de fruits et une robe de chambre. Peu familier des hôtels, je ne savais encore qu'à demi ces choses, aussi avais-je pris le panier et laissé le vêtement. Aujourd'hui, il y a encore des fruits et une robe de chambre, et je vais prendre les deux. Dommage que les chambres d'hôtel ne ressemblent plus à celles des vieux films de Warner Bros., quand un homme pouvait s'appuyer en camisole sur la tête du lit cuivrée et boire son whisky en envoyant des ronds de fumée vers le plafond. Un homme, dans ce temps-là, pouvait se lever et écarter les lattes du store pour regarder dans la rue. Plus maintenant. Il n'y a plus de stores.

Vendredi, mon père est mort. Ma sœur affolée au téléphone : « Il faut que tu viennes ! Promets-

moi que tu seras là ! » Pourquoi, bon Dieu ? Je le connaissais à peine. « Pour moi. POUR MOI, MAX ! »

Bon, ça va.

Pour toi.

Résultat : je n'étais pas à Montréal depuis douze heures que je me retrouvais en taule. *Si j'aurais su, j'aurais pas venu* ; au pire, j'aurais pris l'avion du lendemain. Mais on enterrait mon vieux le lendemain de bonne heure et j'avais promis à Maxine. Juste quand, seul de mon sang dans Gotham, j'allais enfin parvenir à oublier ma famille, une défaillance cardiaque venait violemment me la rappeler.

J'étais sorti de Dorval en me disant qu'il me faudrait un verre et peut-être deux avant d'affronter le regard lourd de reproches de Maxine. J'en boirais un troisième pour supporter la face livide et cireuse du cadavre de papa, les murmures de mes cousins qui lui trouveraient un air si *naturel* et *vivant*, et la rumeur sourde du clan tout entier égrenant ses chapelets en implorant la Vierge devant le sinistre cercueil de pin verni. Diable ! C'est six bouteilles qu'il m'aurait fallu vider pour endurer jusqu'à la fin ce rituel sordide et regarder mon père descendre dans la terre.

J'avais hélé un taxi en ordonnant au chauffeur de me déposer au premier bar qu'il trouverait

en pénétrant dans l'île. Ce qu'il fit. Je n'avais pour tout bagage qu'un vieux sac de marin usé à la corde, compagnon de mes voyages sur cinq mers et quatre continents. Moyennant vingt dollars, le chauffeur accepta d'aller le porter à mon hôtel.

Le bar empestait la graisse et l'huile de friture. Je pensai que cette odeur écœurante qui m'arrivait par bouffées jaunes venait du restaurant chinois adjacent que j'avais remarqué en entrant. Une porte ouverte donnant sur la ruelle laissait paraître des monceaux de sacs de déchets éventrés d'où coulaient des restes de cuisine, et un matou obèse, sale, hargneux et gris comme un ciel de tempête s'y vautrait au soleil en digérant.

Je commandai un double brandy, fis cul sec et demandai qu'on m'en verse un autre. Le barman, un gros rougeaud en manches de chemise m'observait du coin de l'œil en essuyant ses verres. L'alcool m'embrasait le pharynx et je sentais la douce chaleur familière s'insinuer dans mes os, se mêler à mon sang pour affluer à mon crâne et m'empourprer le front. Je respirai profondément et commençai à me sentir mieux.

Je n'émergeai de là que trois heures plus tard, complètement paf, les jambes molles. Si je me rappelais encore dans quelle ville j'étais, j'avais en revanche tout oublié des raisons qui y justifiaient ma présence. En chancelant, je remontai la rue

dans l'air froid qui me fit du bien et me dégrisa un peu. Pas assez, toutefois. En tournant le coin, j'aperçus une voiture de police apparemment désertée qui occupait un espace interdit. Baisant ma fermeture éclair, j'entrepris d'uriner une douzaine de doubles brandys sur le pare-brise crasseux de poussière en un jet fier et violent. Cela sonnait sur la vitre comme un tonnerre d'applaudissements après un récital et se mua, à mesure que ma vessie se vidait, en une pluie brève et brûlante comme il en tombe sur la ville certains soirs d'août. Cet orage sonore éveilla le flic qui ronflait sur la banquette et je le vis jaillir de l'auto comme un diable d'une boîte en brandissant sa matraque qu'il faisait tourner dans l'air, les yeux exorbités de rage et balbutiant des blasphèmes que la colère lui étouffait dans la gorge. J'eus à peine le temps de me reculotter avant qu'il me passe les menottes et me pousse dans la voiture en s'aidant de son casse-tête qu'il m'enfonçait dans les reins.

Aile carcérale, quartier général de la police. Quand la porte d'acier se referma sur moi, j'avais desoulé. Ma pauvre tête malade m'élançait, la faim me mordait les entrailles et j'éprouvais une irrépressible envie de dégueuler. Quelle bêtise d'avoir laissé tous mes papiers dans mon sac. D'ici à ce qu'on aille vérifier mon identité à la réception de l'hôtel, papa serait froid ; j'allais moisir dans cette cellule au moins jusqu'à lundi matin, quand un juge pourrait fixer le montant de ma caution. Il ne m'est même pas venu à l'idée d'appeler Maxine. Si j'y ai songé, ç'a été pour l'exclure aussitôt. Plutôt mourir de vieillesse derrière ces barreaux que d'ajouter à ses tourments.

Ma jumelle, dit-on, est l'image de notre mère au même âge. C'est peut-être vrai. Quand elle est partie, nous étions trop jeunes pour en conserver le souvenir. Mais Maxine est plus maternelle : née la première, elle en a toujours pris prétexte pour me

couver. Cette fois, j'aurais dû être là pour elle, et je n'y serais pas.

On prit soin de me retirer ceinture et lacets, jusqu'à mes lunettes, ce que je tins pour une torture inutile vu les probabilités somme toute assez faibles que je me pendre avec. On me refusa de quoi lire et écrire. Qui se fendrait en quatre pour un zèbre qui vient de pisser sur la voiture d'un collègue ?

J'eus vite fait le tour de cet hôtel de fortune où je n'avais pas réservé. Huit cellules, quatre de chaque côté d'une aire commune, elle-même grillagée, de sorte qu'on pouvait laisser les portes des cachots individuels ouvertes et permettre ainsi aux prévenus d'aller et venir dans une relative aisance. Mon compartiment, comme tous les autres, mesurait environ deux mètres sur trois, une misère, garni d'un lit rivé au plancher dont on avait gainé le matelas de plastique, et d'une cuvette. Les murs galeux couverts de graffiti obscènes sentaient l'urine et le désinfectant. Je me laissai tomber sur ma couche. Surtout, m'exhortais-je, tâche d'échapper au remords. Ce qui est fait est fait. Songe à l'enfer que sera ton séjour ici si tu permets à la honte de s'installer en toi. Dormir. Dormir et rêver à de belles choses.

Je n'avais vu personne en entrant et je m'estimais seul locataire des lieux, mais un bruit inattendu me fit sursauter et vint me détromper.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 2007
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).



Le cycle « Vortex Violet » (Vamp, 1988, Vautour, 1991, Valium, 2000, et Vacuum, 2003) a conféré une place à part à Christian Mistral dans les lettres québécoises. Sylvia au bout du rouleau ivre, qu'il avait écrit avant ce grand cycle romanesque et qu'il a publié à l'origine en 2002, porte déjà toutes les marques de l'immense talent de Christian Mistral.

186

BOREAL
COMPACT

Boréal compact

présente des rééditions de textes significatifs – romans, nouvelles, poésie, théâtre, essais ou documents – dans un format pratique et à des prix accessibles aux étudiants et au grand public.

Max Cockrell vit à New York, dans un coquet appartement de Greenwich Village. Il a troqué le français pour l'anglais. Il écrit des articles. Il en vit bien. Pourquoi revient-il à Montréal ? Bien sûr, pour faire un dernier adieu à son père, mais surtout pour s'expliquer avec Sylvia.

Max n'a pas oublié Sylvia. Elle lui a fait un enfant qu'il ne voulait pas. Il a beau s'éclater, draguer, boire, enfler les filles, il sait bien que tout cela n'est que fuite en avant. Et puis, comment ne pas figer en entendant le « Bonsoir, mon grand » de Sylvia. Jouer le jeu cependant. Faire comme si rien ne s'était passé. Souffrir pendant que Sylvia est partie se poudrer le nez. Puis écouter sa propre voix affirmer qu'il est vain de tenter de rappeler le passé. Répondre oui quand elle dit qu'il vaut mieux suivre son destin...

« Qu'on l'aime ou non, il faut admettre que tout ce que donne cet écrivain nous rapproche douloureusement de l'humain. »

Julie Sergent, Voir

Extrait de la publication